

Discours de Jean-François Manier
Officier de l'Ordre National du Mérite
Centre National du Livre - 5 novembre 2025

En réponse à Mme Hatchondo et à Régis Marcon

"Il est possible que le livre soit le dernier refuge de l'homme libre".

C'est par cette lumineuse prophétie d'André Suarès datée de 1920, que je voulais vous accueillir vous toutes et vous tous, chers amis, et témoigner ma profonde reconnaissance à vous, Madame la Présidente et à toi, mon cher Régis.

Oui, **un homme libre**, je crois bien l'avoir été toute ma vie durant, et ce, dans la belle compagnie des livres : que ce soit comme lecteur, éditeur, typographe, représentant en librairie, formateur, élu local, professeur à l'Université, libraire, directeur artistique de festivals... auteur, même : ma vie entière aura été marquée par **les livres**.

Et l'on sait, comme l'a malicieusement écrit un jour François Maspero à quel point : "Ce sont de drôles de machins, ces choses que l'on vend dans les librairies. Ça a l'air amorphe, c'est tout juste si ça a trois dimensions. C'est fermé et silencieux.

Ça se range dans les rayons, ça se met en pile, et les gens disent : comme je vous envie de vivre au milieu de livres. C'est si calme !

Mais il ne faut pas se fier aux apparences : c'est sournois, c'est terriblement vivant, agité, bruyant. Ça déclenche soudain des sarabandes infernales, ça convoque de grands vents venus d'ailleurs,... juste au moment où l'on croit que ça dort. Et ça ne s'apprivoise pas si facilement !"

*

C'est Freud, me semble-t-il, qui affirmait qu'être normal, c'est : aimer et travailler. En matière de livres, je crains bien être d'une écrasante normalité : je les aime et j'y travaille. J'y aurai même consacré le meilleur de mes jours – lecture gourmande de centaines de manuscrits chaque année, choix d'une dizaine, composition au plomb où les mots prennent peu à peu sens sous les doigts, rythme grave et huilé de mes presses Heidelberg, ces locomotives d'un autre âge... Pression, impression : volupté que laisse l'empreinte délicate du plomb dans la chair du papier. Poids vivant des mots que le lecteur pourra toucher avec les yeux.

"Mais quel genre de livres vous continuez donc à faire ainsi ?" me demandaient souvent les visiteurs en entrant

dans l'atelier de Cheyne, qui sentait bon l'encre et le papier. À cette question, j'ai toujours eu envie de répondre : des "livres-livres", tout simplement. Soit : des blocs de temps, avec de belles marges autour. Oui, ce pourrait être cela, un livre que j'aime : un bloc, un morceau de temps habité de façon si juste par un écrivain qu'il a résisté à l'oubli comme à l'usure, qu'il nous éclaire de loin, et jamais ne s'épuise. Voilà pourquoi, sans doute, dans l'infamale ronde du zapping, dans l'ivresse du virtuel et l'impérialisme d'un temps aujourd'hui si abusivement qualifié de "réel", le livre demeure mon droit souci. Quelque chose du mystère du monde s'y est déposé. Et a pris, entre les mains du typographe, une figure lisible : caractère, corps et justification soigneusement choisis, masses solides des noirs sur la page, larges allées des blancs où l'œil circule à l'aise, où le sens vient respirer. J'aime croire que dans ces livres-là, un peu du monde s'est incarné et nous attend.

Car il me plaît en effet que certains livres attendent. Qu'ils semblent patienter. Et que nul souci exagéré de rentabilité ne vienne troubler leur amoureuse réserve.

Ainsi réunis dans une communauté fraternelle, dans une attente apaisée : les livres inconnus – les plus nombreux bien sûr – mais ceux, également, que l'on a souvent relus,

les familiers, usés parfois, fatigués souvent, dont on a fini par savoir presque malgré soi des pages entières par cœur, qui nous ont fondés, nous éclairent encore des années plus tard, mais comme d'une lumière adoucie et presque tendre. Ah! Ces grands livres aimés que l'on ose à peine ouvrir maintenant, mais dont on saurait à coup sûr retrouver la place au premier regard dans le joyeux désordre de la bibliothèque domestique.

Les livres que j'aime lire, comme ceux que j'aime partager sont ainsi : sans hâte, sans impatience ni tapage, écrits pour ceux qui ne manqueront pas de venir les chercher un jour, (j'y crois !) et finiront par les rencontrer là, demain, maintenant, plus tard, qu'importe ! Car livres et lecteurs sont de beaux inconnus faits les uns pour les autres...

Ah ! Continuons à goûter ces livres-là, ces "livres-livres", simples et debout, ces livres enracinés dans le "temps réel" – celui, lumineux et fervent des poètes, s'entend –, ces livres patients, faits d'encre, de papier et de rêves, ces livres, enfin, où le monde nous attend, murmure et se révèle.

*

Certes !

Mais permettez-moi maintenant un petit retour en arrière, qui pourrait éclairer quelques aspects de notre temps présent.

Vers la fin des années soixante-dix, on a vu naître en France de nombreuses maisons d'édition. Bien des caractéristiques les rapprochaient : désir de créer un catalogue indépendant, relative faiblesse des moyens financiers, installation fréquente en région. Citons, sans être exhaustif et loin s'en faut : Actes Sud, Verdier, Le Temps qu'il fait...

On a pu expliquer en partie ce phénomène par une certaine démission des grandes maisons à l'égard de genres réputés difficiles : poésie, nouvelles, essais. Cette relative frilosité laissait sans doute la place libre à de petites structures plus souples, plus inventives... C'est probablement un peu vrai.

Mais il me paraît juste de souligner que s'il n'y avait pas eu, à partir du début des années quatre-vingt, une vigoureuse politique du livre et de la lecture en direction des librairies, des bibliothèques et des établissements scolaires, beaucoup de ces maisons naissantes auraient dû renoncer, par lassitude, par isolement.

On ne bâtit pas de maison d'édition, si petite soit-elle, au milieu d'un désert de lecture !

Je voudrais insister un instant sur ce point. Les entreprises de création comme Cheyne éditeur ont besoin – au-delà de subventions directes, qui ne sont pas rien, dieu sait ! – d'un "**terreau**", d'un terrain propice pour vivre et se développer.

Ce terrain, le libéralisme pur et dur aurait vite fait de le ruiner. Et c'est là que l'État et les collectivités territoriales nous sont essentiels : lorsqu'ils exercent **un contre-poids aux diktats de la loi du marché**.

Je tiens à rendre ici un hommage vibrant à Jean Gattegno, pour son action à la Direction du Livre dans les années 80. Un exemple ? Sans la loi Lang sur le prix fixe du livre, qu'il a si fortement inspirée aux côtés de Jérôme Lindon, le réseau de librairies en France serait très probablement réduit aujourd'hui au triste squelette que l'on connaît dans de nombreux pays, comme les États-Unis, par exemple... Et sans un réseau de librairies indépendantes, pas d'édition de création.

L'enjeu est d'importance. Si l'on veut défendre la liberté du lecteur, c'est-à-dire favoriser son intelligence citoyenne, c'est la variété de **l'offre éditoriale**, et donc la vitalité de

la création qu'il faut protéger et développer. Pour ce faire, l'État, les collectivités territoriales et les acteurs culturels – entreprises ou associations – doivent travailler **ensemble**. Cette bonne intelligence partenariale est garante d'une offre multiple, ouverte et audacieuse.

S'il n'est bien sûr pas souhaitable que l'État gère trop directement tous les aléas de la création, je crois par contre qu'il est essentiel qu'il ne se désintéresse pas **des conditions** qui permettent un véritable exercice des libertés créatrices, au nom d'un libéralisme aujourd'hui... si « chic », mais à terme si dangereux. L'appétit insatiable de messieurs Bolloré et consorts est là pour en témoigner.

Pendant des décennies, le Ministère de la Culture, en particulier via le CNL, s'est tenu fidèlement à nos côtés, sans exercer de pressions sur nos choix éditoriaux. Vous nous avez donné **du temps** pour que naissent et se diffusent des œuvres que personne n'attendait, permettant ainsi à des centaines de milliers de lecteurs de trouver à se "nourrir", hors des sentiers trop uniformément balisés par le marketing éditorial. C'est au CNL, **aussi**, que les auteurs doivent ces quelques chemins de traverse et de liberté que Cheyne a ouvert en direction des lecteurs, grands et petits.

*

S'il a fallu, on l'aura compris, une vraie politique du livre pour que notre aventure éditoriale, toujours résolument indépendante, trouve ses marques et s'enracine, le parcours de Cheyne, comme celui de la plupart de nos confrères, est jalonné de rencontres qui, toutes, ont contribué à l'histoire de la maison.

- Les auteurs d'abord, et ils sont aujourd'hui près de 200 au catalogue de Cheyne, dont plus de 40 étrangers. Impossible de les citer tous !

- Les directeurs de collection. Et toutes celles et tous ceux, salariés, apprentis et stagiaires qui se sont succédé à l'atelier depuis 45 ans. Ça fait du monde !

- Les bibliothécaires, et les libraires, ces fidèles et précieux partenaires : Cheyne en compte 400 aujourd'hui, en France en Suisse et en Belgique.

- Tous nos amis artistes : peintres (et ils sont nombreux ici ce soir), graveurs, relieurs, comédiens et musiciens...

- Sans oublier enfin Elsa Pallot et Benoît Reiss, qui, depuis 8 ans maintenant, ont repris la direction de Cheyne. En poursuivent l'aventure, élargissent et enrichissent le catalogue, avec courage et talent (et dieu sait que cette relève a compté pour moi...).

*

Cheyne ainsi repris, et continuant sa route entre de bonnes mains, il me restait à oser une dernière aventure qui serait comme le fruit, le bouquet final de toutes mes expériences passées avec les livres. Ce fut chose faite avec l'ouverture de L'Arbre vagabond, cette librairie que nous avons créée, mon fils Simon et moi, il y a maintenant 12 ans, dans les anciens locaux de mon atelier typo, à la limite de l'Ardèche et de la Haute-Loire.

Un lieu vaste et singulier, hors de tout chemin balisé où l'on trouve des livres bien sûr, et beaucoup (15 000 références), mais également une bonne table, du vin soigneusement choisi, des rencontres et des expositions régulières. Un lieu vivant où la parole circule, libre et joyeuse.

Et sachez que notre restaurant-librairie-galerie est désormais sous la houlette de Simon. Transmettre, oui, demeure encore et toujours mon beau souci !

*

Bien sûr, il n'est pas de parcours de création sans faux pas, sans renoncements ni doutes. Et à propos de doutes justement, je crois intéressant de dire ici qu'à chacune de

ces heures graves où quelque chose d'important a semblé se jouer dans la vie de Cheyne – poursuite ou abandon d'un gros projet, investissement lourd, par exemple – c'est moins de savants calculs de gestion qui ont fait pencher la balance, que la réponse toute intuitive à cette question, la seule finalement déterminante, et que Martine Mellinette – qui a cofondé Cheyne puis partagé avec moi cette aventure pendant des années – aimait poser ainsi : "**Est-ce que ça nous ressemble ?**". Ou, pour dire autrement, comment grandir et évoluer, tout en restant fidèles à nous-mêmes ?

*

Le risque lorsqu'on se retourne sur son parcours et qu'on s'interroge sur les rencontres et les faits qui l'ont marqué, est d'idéaliser a posteriori, et d'ainsi tout brouiller en simplifiant le propos. Il serait inexact, par exemple, d'écrire mon histoire personnelle avec les livres, en s'appuyant uniquement sur des grandes dates ou des succès publics : l'exposition *Dix ans de Cheyne à la BN* en 1990, la création d'un fonds spécifique Cheyne éditeur à la bibliothèque de Clermont-Ferrand, l'exposition *Cheyne* pour nos 20 ans au National Arts Club de New York, à l'invitation de l'Ambassade de France, ou encore l'exposition rétrospective à l'Orangerie du Sénat en 2010.

La succession de ces moments de lumière fausse la perspective en gommant les hésitations et les échecs, qui font aussi, bien évidemment, partie de mon quotidien.

Mais depuis 1980, à coup de succès et d'échecs, et heureusement un peu plus des premiers que des seconds, Cheyne a "tenu". Et a su se transmettre.

Cependant après 45 ans, l'équilibre demeure plus fragile qu'il n'y paraît. Cette relative précarité doit d'ailleurs avoir du bon. Elle oblige à **imaginer** : des livres bien sûr, mais aussi des expositions, des rencontres, de la formation, des festivals, des lectures publiques (sous l'arbre et ailleurs...).

Une maison de la taille de Cheyne aujourd'hui – petite, mais plus tout à fait "micro" : une équipe permanente de 6 personnes, et plus de 2 200 000 exemplaires vendus de *Matin brun* de Franck Pavloff – est condamnée à inventer.

En disant ceci, j'ai soudain le sentiment que mes propos pourraient tout aussi bien être tenus – ô, comble de l'ironie – par n'importe quel fondateur d'une « start-up », entreprise condamnée, elle aussi, à inventer en permanence ou à disparaître. Oui, sauf que...

Oui sauf que, en effet **ni** Cheyne, **ni** L'Arbre vagabond, **ni** les Lectures sous l'arbre ne sont de bêtes machines à fabriquer du profit. Tout ce qui est ainsi mis en mouvement, tout cet ensemble complexe d'énergies et de désirs, ce "petit-gros bazar", tout cela en fin de compte est destiné... au **lecteur**. Mais attention, comprenez-moi bien : ce n'est pas à "l'acheteur" auquel je songe lorsque je parle ici du lecteur-destinataire. Éditer comme tenir une librairie sont certes des entreprises commerciales, mais notre travail ne trouve pas son ultime raison d'être dans une courbe de ventes ascendante.

*

Celui qui me touche, celui qui silencieusement me tire par la manche les jours de doute et me ramène dans la belle lumière de l'atelier ou de la librairie, c'est **le lecteur en sa personne**, en son histoire, unique, secrète et qui me demeurera toujours étrangère. C'est à lui que je voudrais que les poètes parlent.

Puisse-t-il, ce lecteur anonyme, trouver au hasard d'un livre tel poème où il entendra, soudain claire comme jamais, venue d'ailleurs et disant juste, cette voix à lui seul **adressée**. Puisse-t-il alors se laisser couler en lui-même, et

tout habité d'une confiance nouvelle, suivre ainsi le poème dans cette descente vers ce qui n'est qu'à lui.

*

Mon pari alors, qui pourrait tenir du paradoxe, est le suivant : je crois que ce mouvement d'intériorité que la lecture de la poésie nous invite à faire, ne nous mène pas à de l'isolement, à du repli sur nous-mêmes, à une solitude hautaine et verrouillée. Non, dans le fil de cette descente en soi, quelque part, ce sont **les autres**, ces compagnons fraternels, qu'on finit par rencontrer... et le monde.

Poésie : parole où nous reconnaître.

Cela suffit pour une vie.

*

Je vous remercie.